

NCTE A PROPOS DES DANSES DES CARAJA (1)

"Fas de deux", amitié formelle et prohibition de l'inceste,

par Hans DIETSCHY, Bâle
traduction H. van Berchem.

A la limite des Etats de Goiás et de Mato Grosso, dans le Centre-Ouest brésilien, les colons - gardiens de troupeaux, commerçants, petits planteurs -, aiment à chanter le chant de l'Araguaia, le fleuve-frontière.

Meu Araguaia, vou cantar beleza
das tuas praias e brancas areias.
A noite é bela; de luar banhada
o aruanã dos Carajas n'aldeia...

(O mon Araguaia, je veux chanter la beauté de tes plages et de ton sable blanc. La nuit est belle; baignée par la lune, la danse des masques des Carajá au village ...)

La danse dont il est ici question est devenue célèbre sous le nom d'"aruanã". On l'a photographiée et filmée. En vérité, celui qui en a été témoin, de jour, ou surtout de nuit au clair de lune, pourra-t-il jamais l'oublier ?

La première relation un peu précise que nous ayons sur les Indiens Carajá de l'Araguaia parle déjà, semble-t-il, de cette curieuse danse. José Pinto da Fonseca, partant de Goiás, était parvenu une première fois en 1774 chez les Carajá de la grande île de Bananal formée par l'Araguaia. Au cours de sa deuxième visite en 1775, il adressait au Gouverneur de Goiás, du bras oriental du fleuve, deux lettres consécutives (2 et 4 août) dont la teneur est à peu près identique (2). Il y décrit l'habituelle cérémonie accompagnant l'arrivée de visiteurs venant d'un autre village, qui est en tous points semblables à celle à laquelle nous avons encore assisté, ma femme et moi, en 1954 et 1955 sur le bras occidental du fleuve (3) : débarquement comme lors d'attaque et de contre-attaque, lutte corporelle et finalement "Fas de deux" (correr paelha). Il n'est à vrai dire pas expressément question de masques, mais le fait que la danse se place à la fin de la cérémonie, comparé avec le déroulement de l'"arrivée" (rähämena) de visiteurs tel qu'il se passe aujourd'hui, permet d'emblée ce

(1) Ce travail fait partie des résultats d'un voyage entrepris avec l'aide du Fonds national suisse de la Recherche scientifique. Il est tiré, légèrement augmenté, de : "Hans Christoffel - Zum 70. Geburtstag", Basler Psychologische Arbeitsgemeinschaft, 1958.

(2) Revista Trimensal de Historia e Geographia, t. VIII (1846) 2. ed. Rio de Janeiro, 1867, p. 376-390; t. 84 (1918), Rio de Janeiro, 1919, p. 115 - 125

(3) Hans DIETSCHY : "Rähämena, eine indianische Olympiade im Herzen Brasiliens", Blaukreuzkalender 1958, Bern 1957; et déjà Fritz Krause "In den Wildnissen Brasiliens", Leipzig 1911, p. 137-141, 314-315 (ne comporte pas le "premier acte").

rapprochement, nonobstant le fait que des danses soient parfois dansées sans masques par des couples analogues.

Comment se présente ce "Fas de deux" ?

Ce n'est pas le moment de m'étendre sur le rôle particulier des danses de masques dans le déroulement de l'année rituelle des Carajá (1). Mais il faut retenir dès maintenant deux choses importantes. Premièrement, il s'agit de couples de masques où chaque couple représente un esprit (idjasso) bien déterminé du ciel ou des abysses. Il existe donc plusieurs couples de masques, chaque couple possédant un nom d'esprit particulier. Deuxièmement, et cela résulte de ce qui précède, les deux masques formant un couple incarnent un seul et même esprit. D'autre part, le besoin d'avoir deux fois le même masque est si fort qu'il se reporte même sur les masques "européens". C'est ainsi que les Carajá de Santa Isabel, qui avaient reçu de Rio un masque de carnaval blanc, nous demandèrent de leur procurer un deuxième masque blanc ainsi que deux masques bleus. Etonné, je leur demandai si ces masques des Tori (les Blancs) étaient aussi des esprits. "Cui" fut leur réponse.

En vue de ce qui va suivre, une remarque doit être faite à propos d'un article de Francis Gow-Smith (2). On pourrait conclure de cet article que les masques de danse des Carajá représentent uniquement le poisson aruanã. L'auteur, en outre, croit avoir découvert une différence entre les deux masques, dont l'un serait le poisson mâle et l'autre le poisson femelle. Pour mon compte, je n'ai pas vu de masque portant le nom de ce poisson. Il est vrai que celui-ci est important aux yeux des Carajá car, selon une version du mythe de leurs origines, ils étaient autrefois des poissons aruanã (3). Cela ne veut bien entendu pas dire que ce masque n'existe pas. L'existence du mythe et, éventuellement, du masque, peuvent expliquer que dans toute la région il soit couramment parlé de danse aruanã, mode d'expression que les Carajá adoptent eux-mêmes dans la conversation avec les Blancs. S'il s'agissait vraiment ici d'un masque masculin et d'un masque féminin, au sujet de quoi j'aimerais exprimer un léger doute, ce couple de masques ne semblerait guère de mise dans une danse de rencontre. Et c'est de celle-ci qu'il va maintenant être question.

(1) Voir à ce sujet : Hans DIETSCHY, a) "Geburtshütte und "Männerkindbett" bei den Karajá", Verh. Naturf. Ges. Basel, 67, No. 2, Basel 1956 p. 129, b) "Kultur als psychohygienisches System", dans : Bettschart, Meng, Stern (ed), Seelische Gesundheit, Bern 1959, p. 277; c) "Das Häuptlingswesen der Karajá", dans "Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg", XXV, 1959, p. 173.

(2) Francis GCW-SMITH : "The Arawana, or fish dance, of the Caraja Indians of Matto Grosso, Brazil". Indian Notes, publ. quarterly by the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, vol. II, No. 2, 1925, p. 96-99.

(3) Voir : O. X. de BRITO MACHADO - "Os Carajás", Rio de Janeiro 1947, p. 42; l'aruanã est l'Osteoglossum bicirrhosum Vand.

Les masques sont conservés dans la "maison des esprits" qui n'est accessible qu'aux hommes et qui est située sur la "place des hommes", derrière la rangée de maisons du village bordant le fleuve. Seuls les hommes s'en revêtent pour danser. Et les deux hommes ou les deux jeunes gens qui, côte à côte et la main dans la main, se dirigent vers le village en exécutant le pas de danse correspondant à l'esprit considéré, sont souvent des amis perpétuels (wali) qui se comportent comme des frères de sang - ne pouvant notamment épouser leurs soeurs réciproques - et sont tenus de s'entraider. Cette amitié institutionnelle naît peu à peu de la danse en commun au cours de la formation dans la maison des hommes, mais elle n'est pas confirmée par une cérémonie spéciale. Le couple se dirige donc en dansant et en chantant vers le village, revient en arrière, dansant toujours, poursuit la danse sur place auprès de la maison des hommes et s'approche une seconde fois des huttes du village. Là sont accroupies - pas toujours, mais dans certains cas - une rangée de femmes et de jeunes filles. Au moment où les esprits s'approchent pour la seconde fois, deux d'entre elles vont à leur rencontre, mais elles reculent rapidement et craintivement pour les éviter, car le contact d'un masque est mortel pour elles. Significatif est le mouvement des mains des danseuses : tandis qu'elles avancent puis reculent, elles rament avec les mains, leur imprimant un mouvement de roue de moulin dirigé vers le bas du corps. Ce geste est parlant. Et, de fait, les femmes confièrent à mon épouse lors d'une telle occasion que ce sont avant tout les jeunes filles désirant un mari ou les jeunes femmes désirant avoir un enfant qui se décident à cette danse de rencontre. Il est d'autre part significatif que la première danse (idjas-sowona) qu'exécute un nouveau maître de cérémonies des danses de masques - un "maître des esprits" - se fait, exactement comme les quatre grandes fêtes de masques (anahekã) qu'il doit diriger, en l'honneur de ses enfants. Et pour cette première danse, la mère du nouveau "maître" va chercher les nouveaux masques en compagnie de jeunes femmes qui, cette fois, précèdent les masques en dansant. A l'entrée du village, un sorcier enduit les pieds des jeunes femmes et des porteurs de masques d'un liquide contenu dans unealebasse. A ce propos, on peut aussi signaler que lorsqu'un couple nouvellement marié est arrivé devant la hutte de la fiancée, il est dans les attributions d'un beau-frère du fiancé de laver le visage de l'homme et de la femme, ce qui n'est évidemment pas possible s'ils ont des masques ...

La signification de la danse paraît claire : il s'agit de fertilité ou même de mariage. Il faut pourtant se rappeler qu'un rite a généralement son pendant dans un mythe, et que celui-ci ne s'exprime pas toujours par son reflet direct mais souvent par son antithèse "dialectique". Qu'en est-il chez les Carajá ? Le pendant existe effectivement chez eux dans la légende des premiers temps, dans les deux mythes du "grand incendie" et de l'"aventure des deux frères" dont Herbert Baldus a récemment donné des versions en se basant sur ses propres recherches et sur celles d'autres auteurs (1). Deux vieillards puissants se disputent, ils font un grand feu dans lequel tous les Carajá meurent, à l'exception des deux vieillards

(1) Herbert BALDUS : a) "Karajá-Mythen", dans : Tribus, Stuttgart 1952/53, p. 210 - 218; b) "Ensaio de Etnologia Brasileira", São Paulo 1937, p. 216-219, 226-28.

qui, alors, se transpercent mutuellement, de deux jeunes gens et de deux petits periquitos verts (perroquets de la famille des Conuriné). Ces derniers se révèlent être des femmes, lesquelles sont épousées par les jeunes Carajá - plus jeunes qu'elles - et deviennent ainsi les premières mères des Carajá, car leurs enfants seront des Carajá. Le même motif se retrouve dans l'histoire des deux frères Carajá qui aimeraient épouser les deux filles du soleil -lui-même vieil homme "comme un Carajá" - mais n'obtiennent l'accomplissement de leur vœu qu'après avoir subi trois épreuves. Ce qui doit nous occuper ici, ce n'est pas l'apparition dans ces versions, des trois motifs de l'ignorance où se trouvent les deux frères au sujet de l'accouplement (le singe est obligé de les instruire en avançant la croupe), de la vagina dentata (le singe éprouve avec son pénis si le dernier des poissons mordants piranhas a été repêché du vagin) et de l'insatisfaction après l'accouplement, mais le pourquoi de l'intervention de deux jeunes filles et de deux jeunes gens.

En fait, le motif qui fait intervenir côte à côte deux héros est très répandu (1). Ceux-ci sont volontiers différents dans leur nature. Ou bien, par exemple, l'appariement avec les protagonistes féminins va de travers ; c'est le cas dans la deuxième de nos légendes, où les jeunes gens sont si excédés qu'ils se transforment en gros poissons pirarucus. Ils ne sont eux-mêmes pas absolument égaux de nature et seul l'un d'eux est désigné par son nom : chez Baldus il s'appelle Alobädäri, chez Machado, Idianakatu. Or, selon mes informations, il s'agit dans les deux cas d'esprits du ciel (qui sont en même temps actifs dans des plantes médicinales), de sorte que, tout comme dans le "Pas de deux" décrit, ce sont en fait deux esprits qui rencontreraient les deux filles du soleil. Dans la première légende, si rien ne va de travers, les jeunes gens sont des êtres humains alors que les jeunes filles - inversion manifeste - sont des perroquets, c'est-à-dire en somme des esprits. Mais c'est d'eux que descendent les Carajá. C'est pourquoi je me demande si, en plus du jeu des inversions et des antithèses (2), la structure sociale ne se reflète pas également dans le rite et dans le mythe. Pourquoi faut-il deux couples de premiers parents ? Et pourquoi faut-il toujours deux masques semblables s'opposant aux deux jeunes filles ?

Ici s'impose une remarque préalable. Il y a des masques qui entrent en action isolément, mais dans le cycle des danses d'esprits, cette danse-là est très rare et elle représente un "chef" des esprits. Dans ce cas, une seule femme également danse à sa rencontre.

Quant au problème de base, il n'est certainement pas possible d'expliquer le rite ainsi que le mythe en partant de l'amitié rituelle.

(1) Pour les voisins des Carajá, les Tapirapé, cf. le mythe parallèle : Charles WAGLEY : "World View of the Tapirapé Indians". The Journal of American Folklore 53, 1940, p. 254.

(2) Voir Claude LEVI-STRAUSS : "Anthropologie structurale", Paris 1958, p. 227-255 : La Structure des Mythes.

Celle-ci est bien plutôt une conséquence qu'une cause du rite et elle se reflète dans le mythe en ce sens que l'un des deux frères apparaît comme l'ami spécial du "créateur" et "héros civilisateur" Anaschiwä. Mais Anaschiwä se borne à assister les deux frères dans leurs épreuves, il ne s'apparie pas lui-même comme eux (ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas de son côté une femme et même un fils).

Dans des travaux antérieurs (1), j'ai essayé de montrer dans quelle mesure la morphologie et le rituel de l'amitié peuvent être conformes à la structure du système de parenté et, partant, du système matrimonial.

Mais considérons les Carajá de plus près. Dans l'apostrophe, ils appellent leur propre génération indifféremment "frères" et "soeurs". D'autre part, il existe chez eux en filiation paternelle trois groupes d'hommes distincts. Or la règle n'est pas seulement qu'un homme doit si possible épouser la fille d'un homme appartenant au même groupe que lui. Elle permet aussi d'épouser n'importe quelle "lärã" (soeur), la vraie soeur, la soeur de sang étant bien entendu écartée. Et la crainte de l'inceste avec une soeur de sang, tout comme le souci de ne se marier qu'avec une "soeur" au sens élargi (cousine) est susceptible d'inquiéter au plus haut point l'esprit des Indiens qui, finalement, sont les auteurs de cette classification. Dans le mythe de la sortie des Carajá des abysses, il est bien dit que le frère et la soeur du premier Carajá qui devait mourir - un enfant - avaient été mariés ensemble (2). Mais cela se passait dans les temps mythiques imaginaires et ne saurait être vécu dans la réalité. Par ailleurs, que peut-on imaginer de plus efficace, comme expression de l'inquiétude, qu'un rite et qu'un mythe rappelant avec insistance qu'il faut à l'origine deux couples de parents pour qu'à la génération suivante un frère et une soeur de sang ne soient pas obligés de se marier ensemble mais pour qu'existent des frères et soeurs au sens élargi : cousins et cousines ? Ainsi donc, c'est comme danse de prohibition de l'inceste que devrait être interprétée la rencontre fertilisante des masques et des jeunes filles chez les Carajá.

(1) Hans DIETSCHY ; a) "Verwandtschaft und Freundschaft", dans : Südsee-studien, Basel 1952; b) "La structure des amitiés formelles dans la société Canella", dans : Anais do XXXI Congr. Internat. de Americanistas, São Paulo 1955, p. 211-216.

(2) William LIPKIND ; "Caraja Cosmography". The Journal of American Folklore 53, 1940, p. 249.
